

La Marionnette

JOURNAL SATIRIQUE

Paraissant le Dimanche

DÉPOTS A LYON : CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Et aux Facteurs-Réunis, passage des Terreaux

Bureaux : A l'Imprimerie, Cours Lafayette, 5.

Les manuscrits et la correspondance devront être adressés à

E.-B. LABAUME

Cours Lafayette, 5

Les manuscrits non-insérés ne seront pas rendus.

LE BANC DES ARTISTES A LA COMEDIE FRANCAISE

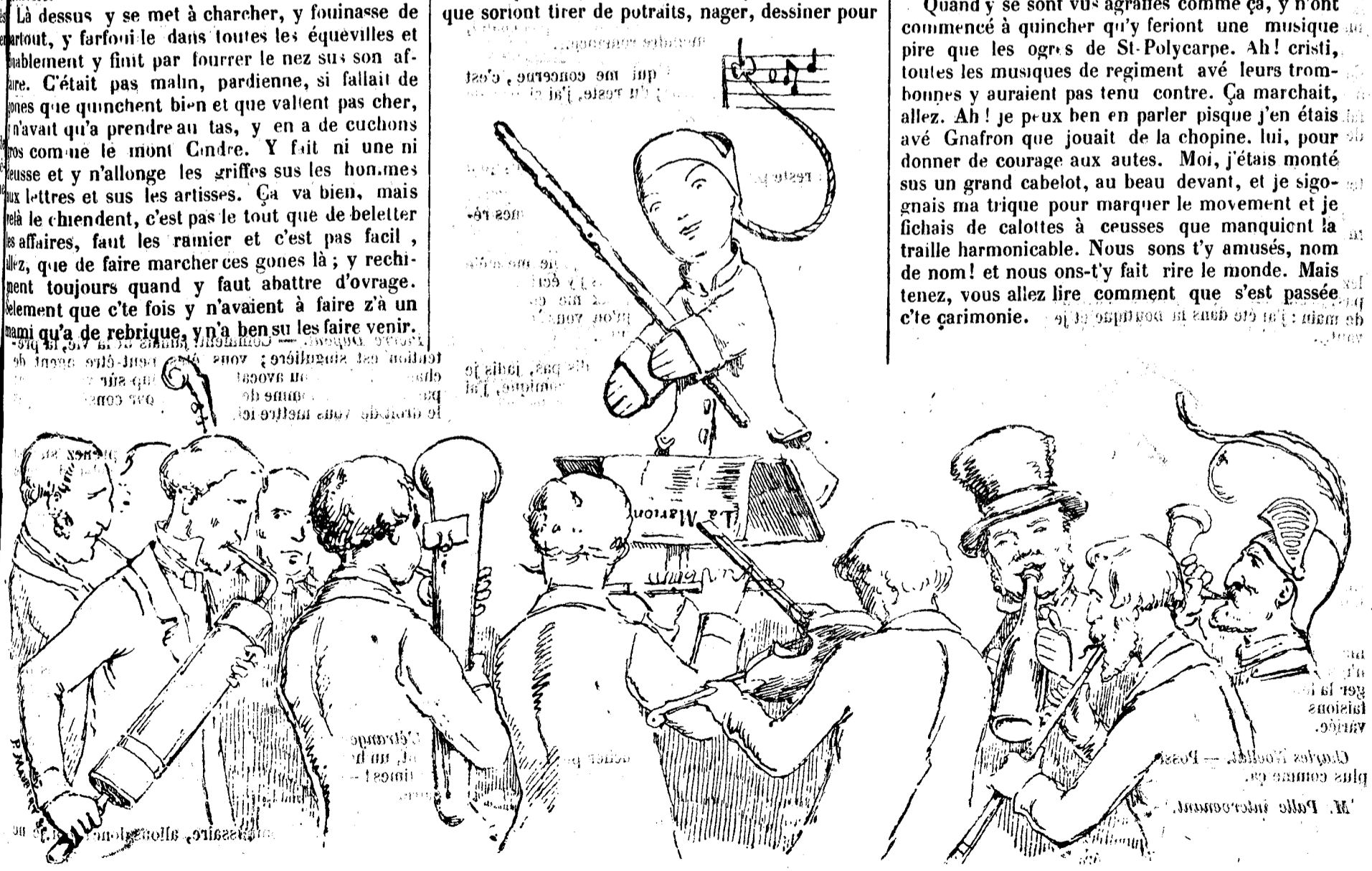
Hé! ben, y n'est pas ren tant bête, M'sieu Airbenêt, y vous a décroché, c'te semaine, une un peu chenuse. Y connaît son méquier on peut rien plus l'y apprendre; c'est z un ma- que s'en connaît aux ognes et que trouve ben moyen quand y faut de manigancer de nouvelles entions pour faire rire le monde.

On connaît ren que de musique de musi- cians, mais lui, pas bête, s'est dit comme ça : s'entends un mement, je vas leur z'y en faire venir d'autres. Quéque ça senifie toutes ces guimbardes, ces sifres, ces violons, ces trombonnes, ces gui- ces? ça coûte gros d'argent, et ça fait que s'arrivent toujours de même, faut trouver quéque machinance que coûte ren et que fasse de chan- cement.

D'abord y commence par gandoyer de son théâtre les gones à musique de M'sieu Luigini, pis après il a t'évité tous les mamis que se connaissent en griffarderie, en japillement, et celera pour les faire piailler à leur place. C'est là qu'y n'a montré qu'y n'avait d'estoc; imaginez vous le plan qu'y leur a tiré pour les faire viendre. Y ne s'est fait spédier par le chemin de fer toutes les marionnettes de viande de la grand Comédie à Paris, que sont, à ce qu'y paraît, ceusses que gigaudent le mieux et qu'ont le fil de la langue le mieux appondu de toutes les Uropes. Pis quand y n'ont z'été deballés, y n'a fait coller de z'affiches contre les pissotteries et de partout, que disiont comme ça que tous les mamis que soriont lire, écrire, avé les quatre règles, les gones de plume, ou ben que soriont tirer de potraits, nager, dessiner pour

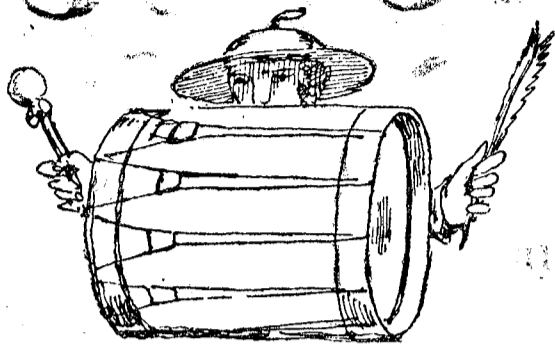
la Fabrique, faire de chevies, de binets, de fiarde et autres ovrages de l'art, pourriont venir sans payer qu'y seriont bien placés tous en semble dans un coin. Maginez vous si y sont pas amenés; y en avait les pl-ines rampes d'escayer; on l's a rencognés en cuchon et pis une fois que M'sieu D'airbenêt les a tenus là, c'est alors qu'y les a fait chanter. Fallait voir c'tte musique, non d'un rat! n'y en avait de tous les corps d'état : de dessinateurs, de regrattiers, de negociants, de coiffeurs, de z'avocats, de jornal-seurs, de charcutiers, de notaires, de z'épiciers, de z'actrices, de marchands de tisanna, de z'esculteurs, de rentiers, de regrolleurs, de z'avoués, des pereroux, de tout, quoi!

Quand y se sont vus agraffés comme ça, y n'ont commencé à quincher qu'y feriont une musique pire que les ogres de St-Polycarpe. Ah! cristi, toutes les musiques de regiment avé leurs trombones y auraient pas tenu contre. Ça marchait, allez. Ah! je peux ben en parler pisque j'en étai avé Gnafron que jouait de la chopine. lui, pour donner de courage aux autes. Moi, j'étais monté sus un grand cabelot, au beau devant, et je sigognais ma trique pour marquer le mouvement et je fichais de calottes à ceusses que manquiont la traile harmonicable. Nous sons t'y amusés, nom de nom! et nous ons-t'y fait rire le monde. Mais tenez, vous allez lire comment que s'est passée c'te çarimonie.



A peine Guignol venait-il de lever sa trique pour donner le signal, qu'on entendit une sorte de bousculade suivie d'une altercation assez vive.

Charles Noellat, du Progrès. — Ah ça, Monsieur, ne pourriez-vous point faire attention un peu où vous allez. Je vous trouve bien osé de me donner des coups de coude et de me marcher sur les pieds! Qui êtes-vous pour vous permettre de pareilles libertés?



M. Paul Dumarest. — Qui je suis? Ah! parbleu! vous apprendrez à me connaître: je suis la Discussion, c'est-à-dire le journal démocratique, le plus purement, le plus radicalement démocratique qu'il soit possible de rencontrer. Qui je suis? Tenez, voilà mes parrains: Jules Favre, Jules Simon, Hénou, Marie, Glais-Bizoin.

Charles Noellat. — Hé mon Dieu! on les connaît assez, vous avez rempli tout votre premier numéro des lettres qu'ils vous ont adressées.

Paul Dumarest. — Dame! je pense que c'est là une rédaction qui vaut bien celle de MM. Lucien Jantet et Palle.

Charles Noellat. — N'injuriez pas les absents, seulement si j'ai un conseil à vous donner c'est de ne point faire trop grand fonds sur les épîtres de vos parrains. Il en est de cela, voyez-vous, comme des lettres du vieil Hugo en poche une ou deux missives de ces maîtres, et en une demi-journée, je gage de vous trouver, à Lyon seulement, trente-cinq fondateurs de journaux à qui vos parrains ont fait une distribution semblable d'éloges et d'encouragements. Ces choses-là sont comme les clichés de marchands de moutarde blanche.

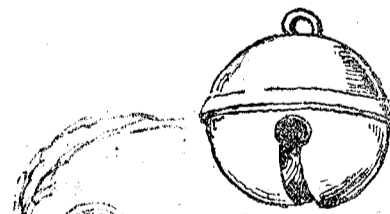
Frédéric Morin. — Pardon, pardon, les lettres en question ont été faites exprès, exprès, entendez-vous, pour la Discussion. Dame! je le sais bien puisque c'est moi qui ai couru chez tous ces Messieurs pour les demander.

Paul Dumarest. — Quand je vous disais! vous l'entendez: il n'y a pas à barguiner, nous sommes des purs à tous crins; la Discussion, voyez-vous, est destinée à faire rentrer sous terre tous les journaux démocrates de notre bonne ville.

A. De Rolland. — Un instant, un instant, vous n'entendez pas, je suppose, parler de l'Avenir démocratique.

Paul Dumarest. — L'Avenir démocratique tout comme les autres.

A. De Rolland. — Allons, allons, compère, vous voulez rire; que vous tombiez le Progrès je ne m'y oppose pas, je suis même prêt pour cela à vous donner un coup de main: j'ai été dans la boutique et je sais ce que ça vaut...



Charles Noellat. — Boutique! Ne pourriez-vous pas vous exprimer plus poliment à propos d'un organe aussi libéral que celui dont j'ai l'honneur d'être le co-propriétaire.

A. De Rolland. — Mon Dieu, confrère, je parle comme je pense, et certes j'ai quelque droit pour cela; vous n'ignorez point que j'ai passé pas mal de temps à rédiger la feuille de M. Chanoine, je vous avouerai que nous faisons de tous les principes possibles une salade assez variée.

Charles Noellat. — Possible, mais aujourd'hui ce n'est plus comme ça.

M. Palle intervenant. — Non, certes, ce n'est plus

comme ça: un homme qui a collaboré successivement à la Gazette de Lyon, au Salut public et au Progrès, qui tour à tour et selon les appointements a été légitimiste, bonapartiste et républicain peut, ce me semble, s'y connaître en fait de principes, et je vous donne ma parole que chez nous les principes sont carrés.

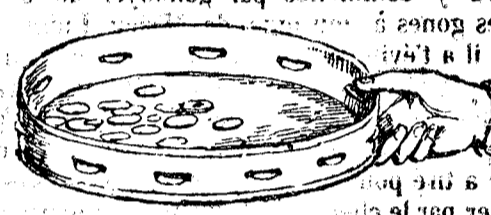
A. de Rolland. — Fichez-moi donc la paix, ce n'est pas à moi qu'il faut en conter, — quand on a fait la campagne de Pologne, qu'on a gémi sous les verrous pour les fils de Sobieski.

Charles Noellat. — Parlez-en de votre campagne de Pologne et de votre prison? Ce n'est pas pour vous faire injure, mais, voyez-vous, je me méfie toujours de ces emprisonnements qui se passent à trois cents lieues de la mère patrie: moi, au moins, j'ai fait de la prison plus authentique, et il suffit d'aller se promener à Dijon pour se convaincre de la véracité de mes as...

E.-B. Labaume. — Hé! dites donc, si vous parlez de prison, — moi j'en suis.

Paul Dumarest. — Le rédacteur en chef de la Discussion n'a pas encore pourri dans les cachots (il est encore si jeune, — un numéro-spécimen seulement!) — mais il y pourrira, je ne vous dis que ça!

Guignol. — Mais ditez voir, les gones, est-ce que vous pensez que pny a de z'oreilles de c'te n'honorable assemblée que pour écouter vos japilements et vos prises de bec? tachez donc de laisser marcher le batillon des autes; tenez, v'là par exemple ce pauvre cavet de Salut public qui n'a z'une envie de quicher sa romance: descendez un quart-d'heure il ouvre le bec comme un chavasson sus de sable sec.



Le Salut public. — Moi, c'est une erreur, je connais fort peu la musique, et serais fort embarrassé de chanter n'importe quoi.

Le docteur Astier. — C'est l'exacte vérité: si vous voulez quelques conseils d'hygiène je suis prêt à vous les donner; ainsi je me ferai un véritable plaisir de vous dire qu'il ne faut point prendre de bains dans le Rhône au mois de décembre, — que le soleil est plus brûlant en été qu'en hiver, — que lorsqu'il fait chaud il ne fait pas froid, et que lorsqu'il fait froid il ne fait pas chaud, mais quant à soupirer la moindre romance...

M. Max Grassis. — En ce qui me concerne, c'est identiquement la même chose; du reste, j'ai si peu de voix...

A. Fraisse. — Parbleu! vous l'avez donnée si souvent aux candidats de toute pelure du gouvernement, qu'il ne vous en reste plus pour votre usage.

Max Grassis. — Comment, comment, un de mes rédacteurs qui se permet de me blaguer!

A. Fraisse. — Oh! vous savez! mais je ne me mêle pas de politique dans le journal, et puis j'y écris si peu, si peu, que c'est à peine si je peux me considérer comme votre rédacteur, mais puisqu'on vous demande un couplet, n'avez-vous pas Pêrut qui...

M. Pêrut. — Je ne dis pas, je ne dis pas, jadis je pinçais assez agréablement de la chanson comique, j'ai même eu à ce propos quelques succès dans les salons, mais depuis plusieurs mois, je me suis tellement enroué à crier par dessus les cheminées les magnificences et l'organisation exceptionnelle de notre imprimerie, qu'aujourd'hui plus moyen d'égrener la moindre roulade...

Guignol. — Allons, allons, prenez donc pas comme ça vos airs boïmes: — tez, moi je vas vous dire un refrain que, depuis dix-huit ans, vous chantez à pleine gueule: Ecoutez voir ça:

Partant pour la Syrie
Le jeune et beau Dunois
Allait prier Marie
De bénir ses exploits.

Vous pouvez pas dire que vous le connaissez pas cet air de musique. Je sais ben que comme les orgues de barbarie, vous changerez de rouleau quand on voudra, pourvu que vous appinchiez quelques patards: aussi je dis pas qu'on vous entende pas quincher pus tard:

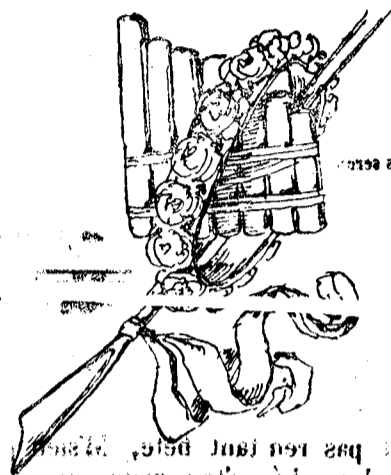
Vive Henri quatre
Ce roi galant
Ce diable à quatre, etc.

ou ben

Dansons la carmagnole
Vive le son, vive le son,
Dansons la carmagnole
Vive le son du chaudron.

Mais pour le moment de c't'heure, c'est la reine Hortense qui vous tient au bec, t'y pas vrai? vous voyez ben qu'y faut pas dire que vous vous connaissez pas en musique.

Je suis la mère Jeanne
Et j'aime tous mes nourrissons,
Mon taureau, mon cochon, mon âne,
Coqs et poulets, filles, garçons, dindons
Et j'aime leurs chansons, etc.



Pierre Dupont. — Pas moyen de trouver une place par là! (il s'assoit sur les genoux d'un monsieur.)

Le Monsieur. — Hé mais dites donc il ne faut pas vous gêner: me prenez-vous pour un teuil?

Pierre Dupont. — Pas le moins du monde, un fauteuil serait plus agréable que vos rotules, seulement comme homme de lettres j'ai le droit de m'asseoir dans l'orchestre, et je m'assois. Et d'abord qui êtes-vous pour venir ici, êtes-vous littérateur, peintre ou musicien?

Le monsieur. — Moi je suis négociant.

Pierre Dupont. — Négociant, et vous avez le toupet...

Le monsieur. — Mais je fais des articles dans le Moniteur des soies.

Pierre Dupont. — Le Moniteur des soies! connais pas, — dis donc Garel, sais-tu ce que c'est que le Moniteur des soies?

L. Garel. — Parbleu, ça s'imprime chez Vingtrinier.

Pierre Dupont. — Alors c'est différent, je vais chercher d'autres genoux.

L. Garel. — Tiens, si tu veux prendre la tête de ce Monsieur là bas.

Pierre Dupont. — Ce Monsieur, qui est-il?

L. Garel. — Un notaire.

Pierre Dupont. — Un notaire ici! Bah, c'est toujours un homme de plume. Par exemple j'en aperçois un... Monsieur, auriez-vous l'obligeance de me céder votre place?

Un étranger. — Mais jamais de la vie!

Pierre Dupont. — Comment! jamais de la vie, la pré-tention est singulière; vous êtes peut-être agent de change, huissier ou avocat, mais à coup sûr vous n'avez pas la tête d'un homme de lettres, et par conséquent pas le droit de vous mettre ici.

L'étranger. — Par exemple! vous le prenez sur un ton, et quel homme êtes-vous pour me parler de cette sorte?

Pierre Dupont. — Qui je suis! dis donc, Garel, il demande qui je suis!

J'ai deux grands bœufs dans mon étable,
Deux grands bœufs blancs, tachés de roux.
Ma charue est...

Qui je suis, nom d'un chalumeau! il y a des gens impayables: — Garel assied-toi sur ce Monsieur et que ça finisse. (Garel s'assoit.)

L'étranger furieux. — Ceci est un peu trop fort, comment, un homme qui a payé sa place six francs cinquante centimes! — oyez-vous de là ou j'appelle le commissaire.

L. Garel. — Le commissaire, allons donc! moi je ne

connais que le ministre, faites venir le ministre ou je ne m'en vais pas, je ne m'en vais pas quand on devrait me couper la barbe.

Pierre Dupont. — Voyons, Garel, du calme, ne parle pas tant, je m'explique mieux que toi. Apprenez Monsieur que nous sommes tous deux hommes de lettres, arcades ambo...

Gnafron. — Du lapin, vieux, te parles-tu lapin, allons te vas te sécher la corngole à te prendre de bec comme ça avé les bargeois, — par c'te chaleur, nom d'un escarpin, — mais pisque nous sous t'ici pour faire de musique, reniflez-moi un peu c'te romance.

Arrosons-nous la dagne, la dagne, Arrosons-nous la dagne du cou.

M. Gaspard Bellin. —

Ne vous étonnez point que je vienne me mettre Dans le banc des arts, car plus d'un hexamètre Peut me donner ce droit. — En onze mille vers Jadis j'ai célébré...



M. de Jacob de la Cottière. — Allons, bon, va-t-il s'amuser à nous réciter son poème didactique en quinze chants sur l'Exposition universelle?

M. Gaspard Bellin. — Moi, vous me connaissez mal, confrère; membre de la Société philotechnique, je ne compose des vers que pour la Société philotechnique, — donc vous ne les entendrez point; — du reste, sans fatuité, mes œuvres valent bien les vôtres.

M. de la Cottière. — Je ne dis pas, je ne dis pas...

M. Gaspard Bellin. — Et pour peu que vous ayez un doute dans l'esprit...

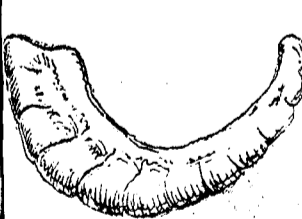
M. de la Cottière. — Mais je n'en ai point...

M. Gaspard Bellin. — Ce n'est pas parce que vous avez écrit le Chemin de la Lune...

M. Pezzani. — Le chemin de la lune, le chemin de la lune?

M. de la Cottière. — Calmez-vous, il n'est pas question de vous! Et puis, quelle idée d'être venu vous fourrer là-dedans? je vous croyais avocat!

M. Pezzani. — Avocat, moi! vous voulez rire: jamais je ne plaide; — demandez plutôt à M^e Lançon que l'aperçois.



M^e Lançon. — Messieurs, je suis propriétaire à Bron, — chacun sait ça. — Indépendamment de cet avantage, j'ai celui de posséder une voix retentissante (imitant vaguement le cornet à bouquin des tripiers) qui m'a acquis une réputation légitime dans tout le Barreau lyonnais. — Il serait de mauvais goût, Messieurs, de venir ici vous faire l'éloge de mon talent: à bon vin point d'enseigne. — Qu'il me suffise de vous dire que j'apporte dans mes plaidoiries une verve et une causticité qu'on chercherait en vain chez mes confrères. J'ai une certaine façon de plaider à la pince sans rire qui excite l'admiration de tous les hommes de goût et d'esprit.

Ces qualités de mon éloquence se retrouvent, du reste, dans tous mes écrits: car vous n'ignorez point que je travaille également dans la littérature. Deux ou trois fois par semaine je tartine dans le Salut public d'une manière assez agréable, et il serait difficile, je crois, de traiter les questions avec plus de verve, plus de logique, plus de fine ironie, plus de sel, plus d'esprit véritablement gaulois.

Aussi n'ai-je pas hésité à adopter le pseudonyme de Gallieus qui résume ingénieusement les mérites spéciaux de mon talent littéraire.

Ceci dit, Messieurs, je ne doute point que vous n'ayez compris de point en point l'affaire que je suis chargé de plaider devant vous. Des explications qui précèdent, il résulte évidemment que mon client n'est point coupable: hier, Messieurs, sa vieille mère est venue dans mon cabinet, — et me prenant les mains, le visage en larmes, elle s'est écriée: « Non, Monsieur, mon neveu n'est pas innocent. »

Vous l'avouerez-je, Messieurs, ce cri m'a touché profondément, j'ai senti qu'il venait du cœur, — je ne doute pas que vous le sentiez aussi, aussi est-ce avec une entière confiance que je vous demanderai la condamnation du prévenu à quelques années de galères.

Julot



Aimé Vingtrinier. — Célébrons la victoire Des courageux guerriers Qui trouvent dans la gloire Des moissons de lauriers.

Aujourd'hui règne en France Un prince valeureux, Il n'est plus de souffrance Tout le monde est heureux.

Joseph Soulayry. — Que marmottes-tu là? ami Vingtrinier.

Aimé Vingtrinier. — Moi, je prépare ma cantate pour le 15 août: c'est dans trois semaines à peine, voilà le moment de s'y prendre:

Gloire à Napoléon, Gloire à l'Impératrice, Gloire au...

Joseph Soulayry. — Mais mon bon ami tu perds la tête, comment se fait-il qu'un garçon d'esprit comme toi se laisse aller à faire de la poésie Godillot?

Aimé Vingtrinier. — Sans doute ces vers là ça ne vaut pas le diable, quoiqu'ils ne soient guère plus mauvais que ceux que j'imprime dans la Revue du Lyonnais, — mais, vois-tu, c'est plus fort que moi, il faut que je rime envers et contre tous; et puis, tu sais, j'ai toujours eu le caractère légèrement chauvin, — de sorte que la gloire, la victoire, les guerriers, les Français, les succès, cela me grise, me monte au cerveau, — il me semble qu'on me met sur la tête un casque de dragon avec un plumet, et alors, ma foi...

J. Soulayry. — Alors tu t'épanches en hexamètres pour ne pas prendre d'attaque. Si au moins tu mettais la chose en sonnets.

Vingtrinier. — Bien obligé, après toi.

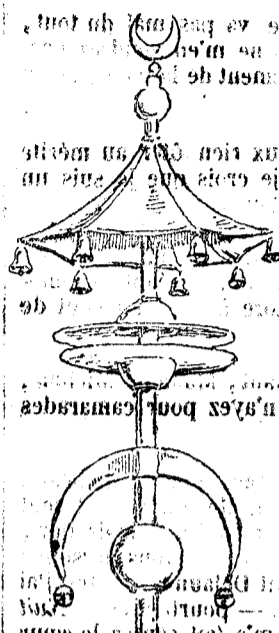
J. Soulayry. — Oh! de grâce, pas de compliments: j'en ai la tête farcie. Tiens, vois-tu, à la fin cela vous agace, lire partout: le gracieux, l'élégant, le charmant l'aimable poète Soulayry, etc. Comprends-tu qu'il ne se trouve pas un animal qui vienne me stimuler un peu par quelque verte critique. Mais, sacrebleu! si j'étais à leur place je prendrais certains de mes sonnets et je dirais: « Tenez, lisez moi ça, y comprenez-vous quelque chose? Au milieu de ces rimes qui s'enchevêtrent, voyez-vous se dégager nettement et clairement la pensée du poète? Ne sent-on pas que parfois il est horriblement gêné par cette forme inexorable qu'il a adoptée et dont les contours étroits paralysent l'essor de son imagination et le développement de ses idées, etc. »

Mais non, il n'y en aura pas un qui me parlera de cette façon.

Vingtrinier. — Ah! parbleu, je te trouve magnifique: te plaindre des éloges qu'on te fait?

Soulayry. — C'est que, vois-tu, la louange à jet continu, cela tue un poète, affadit l'imagination, énerve le talent; on a besoin de temps à autre d'être aiguillonné par une critique quand même elle serait injuste ou exagérée; — figure-toi, en un mot, un malheureux condamné à manger toute sa vie des confitures: voilà mon sort.

gérée; — figure-toi, en un mot, un malheureux condamné à manger toute sa vie des confitures: voilà mon sort.



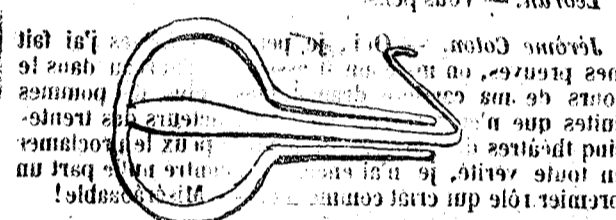
Arthur de Gravillon. — Mazette, vous n'êtes pas à plaindre: ce n'est pas le mien et je m'accorderais fort bien de ce régime.

Soulayry. — Oh! vous n'avez jamais été malmené: il me semble, au contraire, avoir lu dans plusieurs feuilles: le spirituel, le fantaisiste M. Arthur de Gravillon.

Arthur de Gravillon. — Sans doute, sans doute, on n'est pas sans avoir quelques amis dans la presse; — mais je n'ai jamais eu à me louer de feu le Journal de Guignol, et même la Marionnette n'est pas pour moi d'une tendresse...

Soulayry. — Diable! vous n'avez pourtant pas la prétention de n'exciter partout que des holà d'admiration.

Arthur de Gravillon. — Pas précisément, mais, voyez-vous, quand on s'appelle Arthur et qu'on a une moue toute tache comme la mienne, c'est désagréable d'être critiqué.



M. Montfalcon. — J'entends des gens qui parlent de critique. Dieu merci, c'est là un danger que je n'ai pas à craindre.

De Valous. — En effet, et par une raison bien simple...

M. Montfalcon. — Laquelle, s'il vous plaît?

De Valous. — C'est que personne ne se donnera jamais la peine de vous lire.

M. Montfalcon. — Impertinent.

De Valous. — Voyons, n'est-ce pas votre avis, Steyert?

M. Steyert. — De qui parlez-vous, de M. Montfalcon? je ne connais pas cet auteur; du reste il est inutile de m'en dire mot, s'il est postérieur au treizième siècle.

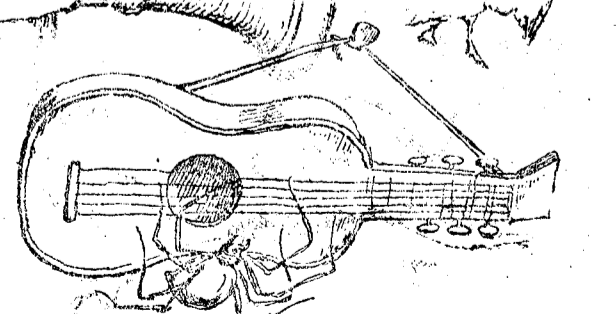
M. Martin Daussigny. — Voilà que j'appelle parler; l'archéologie, voyez-vous, je ne connais rien au-dessus.

Péan. — Dites donc qu'il n'y a que cela de bon.

Morel de Voelmes. — Mes amis vous avez raison: toutes les nouveautés ne valent pas le diable. Ainsi j'achetais autrefois de l'excellent gruyère chez un petit épicier de la rue de l'Aumône, et du saucisson sans pareil chez un charcutier de la rue Bêchevelin. Depuis que l'expropriation a passé là-dessus, depuis qu'on a fait des maisons neuves et pavé en pavés plats, — adieu le gruyère et le saucisson, plus moyen d'en manger.

M. de Soullait. — Allons, allons, vous exagérez.

Morel de Voelmes. — Mais non, positivement: on trouve à présent des boutiques superbes avec des comptoirs de marbre, des devantures de verre, que sais-je? — mais quant au gruyère de la rue de l'Aumône et au saucisson de la rue Bêchevelin, bonsoir!



Le docteur Diday. — Hé bien, Madame Michon, com-

ment trouvez-vous les comédiens ordinaires de Sa Majesté?

Mme Michon. — Peste ! ça ne va pas mal du tout, docteur, — et à parler franc vous ne m'en voudrez pas, hein ? nous ne jouons pas précisément de la même façon aux Célestins.

M. Laly. — Oh ! oh ! je ne veux rien ôter au mérite de mes confrères, mais vrai, je crois que je suis un Paul Forestier qui vaut bien Delaunay.

Mme Michon. — Mon Dieu, mon garçon, je n'ai pas l'intention de vous dire des choses désagréables, toutefois je crois que vous avez encore à faire un bout de chemin.

Le docteur Diday. — Cependant, Madame Michon, vous ne merez point que vous n'avez pour camarades des gens de quelque talent.

Mme Michon. — Sans doute, sans doute, Lebrun, Boudois, Harville, Belliard, Luco, Marin, Seiglet sont des garçons assez agréables à voir jouer, — mais non, ce n'est pas encore ça : tenez, nous n'avons personne pour dire les vers comme ce petit Delaunay ; certes j'ai passé le temps des amourettes, — pourtant cette Nuit d'Octobre, d'Alfred de Musset, m'a fait sauter le cœur comme si je venais d'avoir seize ans aux prunes !

Jérôme Coton. — Voulez-vous que je vous dise une chose, hé bien, vos comédiens ordinaires, y me font suer ! Tout ça c'est des acteurs de pacotille, et il n'y en a pas un digne de mettre mes jarretières.

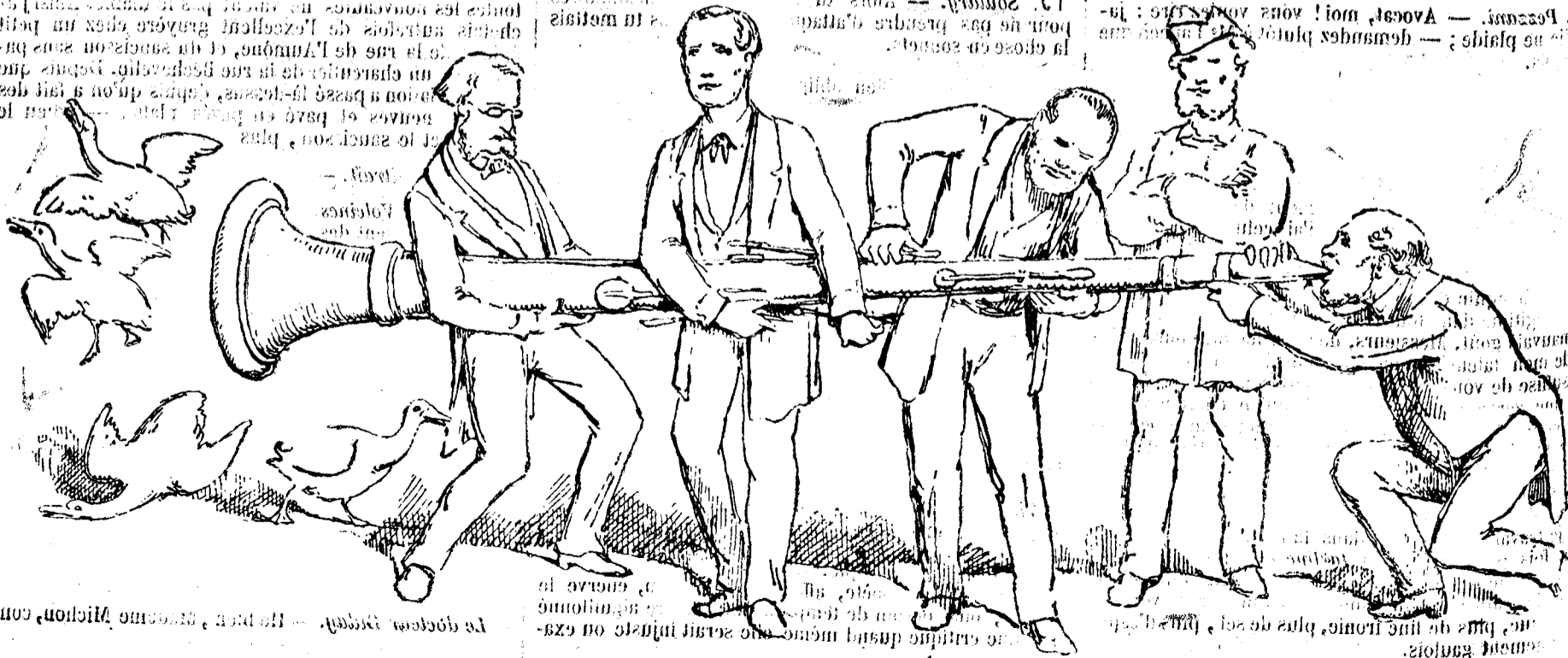
Lebrun. — Vous pensez ?

Jérôme Coton. — Oui, je pense. — Certes j'ai fait mes preuves, on me connaît assez : — j'ai reçu dans le cours de ma carrière dramatiques, plus de pommes cuites que n'en recevront jamais les acteurs des trente-cinq théâtres de Paris, — hé bien, je puis le proclamer en toute vérité, je n'ai encore rencontré nulle part un premier rôle qui criât comme moi : — Misérable !

Guignol. — Voyons, Jérôme, te baïffes et te m'empêches d'entendre ces deux vieux gones de Lyon que je retuque viendre.



L'homme de la Roche. — Puisqu'une heureuse chance



mon cher Jacquard, m'a procuré le plaisir de vous rencontrer soyez donc assez aimable pour me donner quelques renseignements sur les notabilités littéraires et artistiques qui se trouvent ici. Habitant un peu loin du centre des affaires, la bas sur mon quai Pierre-Seize, j'ai vu de suite une ignorance complète des hommes aussi des choses de ce temps.

Jacquard. — Alors vous venez rarement à la ville ?

L'homme de la Roche. — Jamais, cher ami, et a-t-il fallu une circonstance comme celle là pour me démarquer de mou rocher ; la perspective d'aller au théâtre sans bourse délier m'a séduit, j'ai pris l'omnibus au passage et me voilà.

Jacquard. — A merveille ; maintenant je vais tacher autant que possible de satisfaire à votre désir en remplissant près de vous le même rôle que la Belle-Hélène auprès de Priam. — Je commence :

L'homme de la Roche. — Je suis tout yeux et tout oreilles.

Jacquard. — Ce petit monsieur gros, court, assez laid que vous voyez là bas à gauche, est le sculpteur Bonnet, honoré de la confiance de la Préfecture. Quoique son mérite ait été un peu surfait, à vrai dire il ne manque pas de talent, et s'il nous a fait aux Brotteaux une Ville de Lyon, dont la jambe est un peu tordue, il serait injuste de ne pas reconnaître que son bas relief du Palais de Justice est traité d'une façon magistrale et que sa statue de M. Vaïsse l'emportait de beaucoup sur celle de ses concurrents.

Après de lui est M. Desjardins, architecte de la ville. le talent de celui-ci est beaucoup plus contestable : ce qui le distingue surtout, c'est la lourdeur et le manque absolu de connaissances dans les proportions : ainsi vous avez dû entendre parler de cette immense fontaine de la place de l'Impératrice, et de la mésaventure arrivée précisément à la statue de M. Vaïsse.

L'homme de la Roche. — Parbleu j'en ai assez ri dans ma grotte : tous les passants me regardaient : continuez.

Jacquard. — Vous voyez ce groupe un peu à droite du nez du docteur Chapot : ce sont trois peintres lyonnais médaillés récemment. Appian, Carrey et Chéniz le premier, remarquable surtout par ses fusains, a le tort de mettre dans ses tableaux un vert qui ne se trouve pas dans la nature — le second, bavard comme dix concierges, travaille avec succès dans les faïences, les casseroles, les fromages et les patés de chasse, — le troisième a acquis sa réputation à peindre des effets de neige ; c'est joli, mais à la fin cela pourrait devenir monotone. — Un peu au devant d'eux, vous apercevez leur confrère Louis Guy qui n'a pas besoin de médaille pour avoir du talent.

Tenez, là, ce Monsieur décoré, à l'air suffisant et un peu... M. Hignard, professeur à la Faculté des lettres, classique jusqu'au bout des ongles ; à côté son collègue M. Philibert Soupé, aime des dames. — Plus loin, M. Ste-Olive, auteur de quelques satires en vers qui ne manquent ni de finesse ni de mordant. — Ah ! j'ai l'honneur de vous présenter M. Aphonse Gardin, membre de l'Académie de Lyon, — puis M. de Lagrevol.

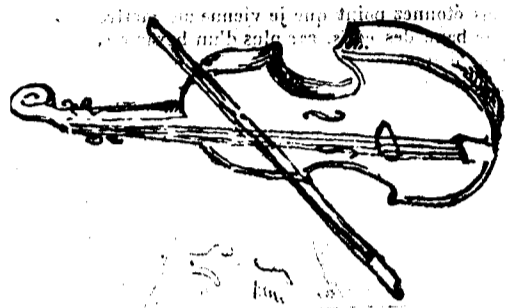
L'homme-de-la-Roche. — M. de Lagrevol, je croyais que c'était un magistrat.

Jacquard. — Ah ! je ne savais pas. Le seul que je connaisse ici est l'auteur d'un travail fort complet, mais peu usé, sur les lettres de saint Avit, évêque de Vienne. Tien, tien, mais j'aperçois un tas de gens inconnus aux lettres et aux arts. — Ah parbleu ! c'est une autre catégorie d'artistes : Un, deux, trois, ... six garçons perruquiers, quatre chanteurs de caës-concerts, cinq joueurs d'orgues de bobrie ; — là, Paill, artiste pédicure ; ici Larracine, artiste hippique.

Plus loin, ...

Au moment où le brave Jacquard continuait sa nomenclature d'artistes par quatre professeurs de danse, une maîtresse d'armes et huit violonistes de pavé, on entendit un bruit épouvantable.

C'était Guignol qui venait de frapper trois coups de trique retentissants sur son pupitre.



— Ah ça, tas de feignants et de badauds que vous n'êtes, — au lieu de vous démonteler le batillon à bajaffer sur vos affaires particulières d'intérieur, — si vous prenez quelques instruments de cet orchestre pour jouer un air de musique à la sorciété qui nous reluque des banquettes.

Faut pas cependant, nom d'un rat ! que M. Luigni puisse venir blaguer que les journalistes savent pas racier du violon, souffler dans de cuivre et faire censément autant de potin que sa bande de musiciens.

Hardi, les gones, une, deusse, trois, en avant. — J'entonne avec Gnafron.

Désireux de répondre à ce noble appel, journalistes, poètes, peintres, sculpteurs, architectes, etc. s'emparèrent qui d'un violon, qui d'un chapeau chinois, qui d'une clarinette, qui d'une cloche, et soufflèrent, tapant et racia à prodigieux un tel charivari, une telle cacophonie de sons (image de leur cordiale entente) — que le public épouvanté se hâta d'évacuer la salle à pleins couloirs, — les acteurs coururent se cacher dans les coulisses, les pompiers de service se voilèrent la face de leur casque ; la toile se baissa d'elle-même, le lustre s'éteignit — et il ne resta plus au Grand Théâtre que M. D'Herblay, — pour compter la recette.

Le propriétaire-directeur E.-B. LABAUME

Lyon. — Imp. LABAUME. c. Lafayette, 5.